

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 28

Artikel: Les estrades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191126>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :	
SUISSE : un an . . .	4 fr. 50
six mois . . .	2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . .	7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction* du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2^{me} et 3^{me} séries.
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Les estrades.

Vevey a reçu, depuis deux ou trois semaines, de nombreux visiteurs venus de divers côtés pour « voir les estrades. » Mais, pour la plupart, il ne s'agit pas seulement de se rendre compte du coup d'œil sur les présentent ces gigantesques constructions, il s'agit bel et bien de constater... si elles sont solides.

Ma parole s'il n'y a pas des gens qui ont sérieusement peur.

Il va sans dire que ceux qui ont quelque inquiétude à cet endroit ne l'avouent pas ; mais ils ont le talent d'amener la conversation là-dessus pour savoir ce qu'on en pense.

Un d'entr'eux, cependant, a franchement manifesté ses craintes à l'un des ouvriers charpentiers qui travaillent aux estrades, et dont il n'était pas connu :

— Dites-moi, mon brave, j'aime-rais beaucoup voir la Fête des Vignerons, mais je suis père de famille, j'ai huit enfants, et on ne sait pas ce qui peut arriver... Voyons, franchement, vous qui êtes de la partie, que pensez-vous de ces estrades ?... Sont-elles solides ?... Peut-on y venir en toute sécurité ?...

— Mais, mossieu, que me dites-vous là !... Venez un peu voir ça depuis dessous... Regardez-moi ces bois de pointe, ces tenons, ces mortaises !...

— C'est vrai ; ça doit pouvoir porter une grosse charge.

— Aloo !.... on a bientôt fait le compte. La grande estrade peut contenir six mille personnes ;... mettons que tout le commerce, hommes, femmes, enfants, les gros et les petits, pèsent en moyenne 150 livres, ça ne fait jamais que neuf mille quintaux... On sait tout ce que c'est.

— Taisez-vous, malheureux !.... c'est effrayant ! Et vous croyez que ça peut porter neuf mille quintaux ?...

— Aloo ! et pi au-delà, allez.... Toute la ville de Vevey, je vous dis, avec le château Couvreu dessus !.... D'ailleurs je suppose que ça cède, ça ne tomberait jamais tout d'une versee, ça craquerait petit-za-petit ; on

aurait toujours le temps de descendre... Mais enfin je vous dis que c'est impossible, quoi !.... Vous pouvez être aussi tranquille que sur les rochers de Naye que vous voyez là-bas.

Nous croyons en effet que l'ouvrier charpentier avait raison. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner un instant ces innombrables assemblages de pièces de bois, ce vaste enchevêtrement de poutres, de bras et de traverses, pour dissiper tous les doutes. On sait du reste que la résistance que doit offrir cette charpente est calculée mathématiquement et que les plans n'en ont été exécutés qu'après l'approbation d'experts nommés par l'Etat.

Néanmoins, la catastrophe du réservoir de Sonzier a laissé dans les esprits une si triste et si vive impression, qu'elle s'est tout naturellement reportée sur la question des estrades ; il y a du reste nombre de gens qui ont la fâcheuse tendance à voir des malheurs partout.

L'affaire de Sonzier, nous disait un Veveyan, nous coûte au moins dix mille francs, par le surcroit excessif de précautions que nous avons dû prendre pour rassurer tout le monde.

C'est assez dire qu'on peut s'installer sur les estrades en toute tranquillité.

On se figure le développement et les proportions qu'il a fallu donner à ces constructions pour y recevoir douze mille spectateurs ; aussi leur aspect d'ensemble, vu du portail de Bacchus, est-il d'un grand effet.

A droite et à gauche, au-dessus des estrades latérales, les étages supérieurs des maisons voisines et du château Couvreu ; au fond de la scène, le magnifique décor des Alpes, qui se découpe sur le ciel bleu et couronne la grande estrade.

Et que sera-ce alors que ces immenses gradins seront couverts de spectateurs, et que des milliers de

toilettes diverses émailleront la scène de leurs couleurs variées à l'infini !

* * *

Vous représentez-vous ce grand spectacle ?...

Les estrades sont bondées, tout le monde est en place, les arbres de la promenade, les fenêtres, les balcons, les mansardes, les toits des maisons voisines disparaissent sous une foule de curieux juchés partout ; les conversations vont leur train ; on interroge, on commente, on se livre à des éloges anticipés, on a hâte de voir et d'admirer.

Tout à coup, le canon tonne : un grand silence se fait.

Et la troupe d'honneur, composée des Conseils, des vignerons couronnés et des Suisses, précédés de la *Lyre* de Vevey, entre par la porte de Bacchus et va prendre place sur l'estrade de couronnement.

Pendant ce temps, les autres troupes se sont mises en marche et sont venues prendre position devant leurs portes respectives.

A huit heures précises, le canon tonne trois fois, et les trois troupes, celles de Cérès, de Palès et de Bacchus, précédées de leurs musiques, s'ébranlent, et, d'un pas lent, solennel, pénètrent dans l'enceinte et viennent successivement prendre les places qui leur sont assignées, au son de la Marche triomphale et des cloches de St-Martin.

Tous ceux qui ont assisté à l'une des fêtes précédentes vous diront qu'à ce moment le coup d'œil est vraiment grandiose. Il produit toujours sur le spectateur un effet des plus saisissants et dont le souvenir ne s'efface point.

Après l'entrée des troupes, viennent le discours de l'abbé-président, la cérémonie du couronnement et la distribution des récompenses aux vignerons.

Puis, à neuf heures, la partie artistique, — chants et danses par toutes les troupes, — s'ouvre par l'*Invocation à l'Agriculture*, grand chœur chanté par plus de cinq cents exécu-

tants, et dont les paroles sont de M. le professeur Besançon :

LE GRAND PRÊTRE DE BACCHUS

Immortel ouvrier de vie et de lumière,
Toi qui fais dans les cieux resplendir le soleil,
Vigilant, infini, ton pouvoir sans pareil
Sourit au lys des champs et confond l'âme altière.

CHŒUR GÉNÉRAL

Gloire à toi, puissant créateur,
Adoré d'âge en âge ;
Gloire à toi, puissant bienfaiteur,
Nous t'offrons notre hommage.

Etc., etc., etc.

Le vin et les Vaudois.

La réputation qu'on fait aux Suisses en général, et aux Vaudois en particulier, d'avoir, pour nos vins du cru, un penchant trop accentué, nous a toujours paru exagéré. On répète sans cesse, par exemple, que les Vaudois sont malheureux en voyage, parce qu'ils se voient brusquement privés de leur boisson favorite, et que tous les vins, toutes les liqueurs qui se consomment à l'étranger ne valent pas pour eux un verre de Lavaux.

C'est parfaitement vrai ; mais nous croyons qu'on juge fort mal les choses et que ce vif attachement aux produits du sol natal n'est que du patriotisme, et nullement un goût passionné pour le vin. Nous avons pu nous en convaincre tout récemment encore dans une de nos belles caves de Lavaux.

Voyez un peu le vigneron offrant un verre à des amis près d'un grand vase dont le guillon est à portée de la main : il y a là toute une étude à faire. Ces braves gens y boivent en amateurs délicats, expérimentés, en vrais artistes, — le mot n'est point déplacé, — et non pour le seul et matériel plaisir d'avaler du vin.

Non, le vigneron devant son tonneau ne se presse pas de vider son verre ; il le considère d'abord avec amour, il l'entoure de regards caressants ; il l'élève à la hauteur de ses yeux, puis le ramène plus bas ; il s'avance sur le seuil, puis revient dans le demi-jour, faisant ainsi miroiter son vin à tous les effets de lumière, pour le voir tour à tour gris, perlé, ou jaune paille.

Il sourit et son œil s'anime à la vue du cordon pétillant qui couronne le précieux liquide ; puis il l'approche de ses lèvres, déguste, savoure, boit en connaisseur et fait claquer sa langue.

Ces préliminaires achevés, le guillon joue et le verre fait bientôt le tour de la compagnie. Et tous de répéter successivement, à quelques détails près, la petite scène que nous venons de décrire.

On conviendra dès lors que pendant qu'on examine ainsi le produit de la

vigne, qu'on le déguste aussi consciencieusement, qu'on s'entretient des divers crus, des apparences de la récolte et des prix, on ne boit pas, ou du moins très peu.

Vous voyez comme on exagère !

* * *

A ce propos, saviez-vous que la vigne avait été apportée dans les Gaules, et dans nos contrées par un Suisse ?... Non ?... Eh bien voici comment on raconte le fait.

Il y avait grande fête païenne dans une des bourgades de la Gaule. Le gui avait été cueilli dans la forêt sacrée, et la procession des druides, des bardes, des chefs de guerre et de toute la bourgade s'était développée autour de l'autel gigantesque ; les prisonniers avaient été immolés à l'horrible Teutatès, et la foule répandue dans le large espace découvert qui s'étendait au centre de la bourgade se livrait à ses délassements et à ses jeux belliqueux.

Les uns, groupés autour d'un bardé, tressaillaient au récit des actions généreuses de leurs aïeux, et froissaient dans leurs mains rudes leurs larges claymores et leurs terribles angons, d'autres s'exerçaient à lancer le gèse ou long javelot. Ici de jeunes garçons et de jeunes filles dansaient au son de la cornemuse et de la harpe, et les mouvements les plus bizarres soulevaient leurs cottes, coupées au-dessus du genou, et leurs amples sayons. Rien de pittoresque comme leurs vives allures, leurs longues chevelures blondes, leur peau blanche et leurs yeux bleus.

Plus loin, des tireurs d'arc s'efforçaient d'atteindre un animal attaché au haut d'un mât ; et sous des échoppes de feuillage, des marchands faisaient rôtir des quartiers d'auroch et d'élan ; d'autres des castors et des sarcelles, et versaient à leurs hôtes l'hydromel et la cervoise.

Tout à coup, à l'entrée de la place, paraît un étranger vêtu à la romaine, et conduisant un lourd chariot ; la foule l'entoure avec curiosité et l'empressement redouble, quand on sait qu'il est chargé de denrées et de fruits d'une contrée lointaine.

En quelques instants on lui a bâti une cabane de branche et de paille ; il ouvre ses caisses, étale ses marchandises, et bientôt après dans toute la bourgade, ce ne sont que des cris d'étonnement et transports de joie. Les Gaulois viennent de goûter pour la première fois des raisins, des olives, des figues sèches, de l'huile et du vin.

Ce marchand étranger était Suisse d'origine ; il avait repris le chemin de ses montagnes, et en traversant

les Gaules Cisalpines, il était arrivé dans la bourgade au moment de cette fête religieuse et guerrière. On conçoit que l'espérance d'un gain assuré le décida facilement à s'y défaire des marchandises qu'il avait destinées à son pays.

Cependant la chaleureuse liqueur qu'Elicot (c'était le nom du Suisse) a vendue aux Gaulois fermenta dans leurs têtes ; ils pressent de questions le marchand étranger qui leur raconte toutes les merveilles de Rome ; les imaginations s'exaltent de plus en plus ; on parle de marcher vers les contrées où tant de trésors abondent ; on agite ses armes ; la fête est interrompue.

Les provisions du Suisse n'étant qu'en fort petite quantité, ces premiers vestiges auraient pu s'arrêter à la bourgade, mais d'autres circonstances firent connaître, presque aussitôt, les vins de l'Italie à toute l'étendue des Gaules Cisalpines, et le mouvement fut général.

Elicot, enflammé par l'espérance d'un gain plus considérable, au lieu de pousser vers la Suisse, revint en Italie, et se rendit chez un seigneur toscan, qui avait été son patron ; il lui communiqua son projet, l'engageant à acheter une grande quantité de vins pour l'échanger contre l'or des Barbares. Il se trouva que la femme du Toscan avait été enlevée par un jeune patricien, et que justice avait été refusée au malheureux époux. Celui-ci qui ne demandait qu'une occasion de se venger, s'empressa d'acheter pour Elicot tous les vins qu'il put trouver et les lui abandonna, à la condition qu'il les vendrait le plus tôt possible aux Gaulois. Elicot partit, et bientôt après le seigneur toscan était vengé ; la vigne n'était plus l'apanage de l'Italie ; les Gaulois l'avaient conquise.

L'AMI DE LA REINE

PAR CHARLES GRANDMOUGIN.

I

Ce jour-là, Marie-Antoinette s'ennuyait plus que de coutume, dans les solennités royales de Versailles.

Trianon lui avait été donné, par le roi, « comme un bouquet, puisqu'elle aimait les fleurs ». C'était l'expression même de son époux. Mais malgré les bosquets, les eaux courantes, les temples mythologiques et les gazons finement peignés, la jeune femme restait souvent mélancolique.

L'étiquette était son esclavage. Si le peuple, en bas, souffrait des impôts, de la misère, des exactions administratives, elle, au sommet du pouvoir, n'avait droit à aucun instant de solitude, de recueillement, de liberté. A huit heures c'était la